



CHRONIQUES

GÉRARD LECLERC SUR RADIO NOTRE-DAME

L'avènement d'un

Léon Bloy vu
par Leonardo Castellani

LE 3 NOVEMBRE 1917, il y a donc cent ans, mourait Léon Bloy, cet immense écrivain, que l'on ne pouvait mieux

définir que comme « pèlerin de l'absolu ». Parmi ses lecteurs d'aujourd'hui, le pape François lui-même, qui le cita dans sa première homélie. Pourtant est-il personnage plus décalé pour l'époque que celui-là, qui l'était déjà totalement pour la sienne ? Si Léon Bloy écrivait aujourd'hui, il y a toute chance pour que sa prose soit considérée avec effroi, tant il serait capable de violence. Une violence qui lui vaudrait probablement d'être convoqué à la dix-septième chambre, où sont jugés les délits de presse. Mais cette violence bloyenne n'était pas inspirée par la méchanceté, en dépit d'un ton polémique qui paraissait inouï à nos contemporains. Elle était destinée à réveiller le lecteur, l'interlocuteur pour qu'il fasse retour sur lui-même et se pose sérieusement la question du sens de sa vie.

C'est vrai qu'il peut faire peur celui que son collègue Huysmans appelait aussi « le mendiant ingrat ». Ses imprécations continuelles, ses insultes aussi, même à l'égard de sa patrie : « La France, naguère fille aînée de l'Église, est aujourd'hui l'immondice du monde. » Et il avait autant d'amabilités à l'égard du monde littéraire. Personne n'en a fait un tableau d'une telle cruauté. Mais tout cela serait vain, insupportable, s'il n'y avait en son cœur une foi immense, inextinguible.

Le dernier texte sur Bloy que j'ai lu émane d'un personnage aussi étonnant que lui, un prêtre argentin, Leonardo Castellani (*Le verbe dans le sang*, présenté et annoté par Érick Audouard, Éditions Pierre-Guillaume de Roux). S'il m'arrivait de rencontrer le pape François,

je lui demanderais illico s'il connaît ce compatriote. En tout cas, Castellani a bien lu Bloy, et il ne peut s'empêcher de le rapprocher de tous ceux qui ont connu « la nuit obscure du sens » celle qui est propre aux mystiques : « Certains passent toute leur vie dans une nuit obscure. Pourquoi ? ... Dieu seul le sait... », dit Jean de la Croix. Et Castellani d'interroger l'énigme : « Et si c'était parce que le monde actuel se précipite vers la nuit et que Dieu entend l'anticiper de cette manière » avec des prophètes comme le mendiant ingrat ? On trouvera que c'est difficile à avaler... Lisons Léon Bloy pour percer cette nuit.

Radio Notre-Dame, le 6 novembre

Bloy et Bernanos

HIÉR, Leonardo Castellani, un étonnant génie du pays de notre pape François, nous offrait, en quelque sorte, une clé pour entrer dans l'intimité de cet autre génie qu'est Léon Bloy. Une clé qui risquait d'en rebouter plus d'un. Reconnaissons-le : l'annonce du Royaume avec Bloy, ça n'est pas une partie de plaisir. Ça risque même d'en faire fuir beaucoup. Mais la Bonne Nouvelle ne se traduit pas non

plus facilement en termes publicitaires. L'Évangile, qui nous amène au Vendredi saint, suffirait à nous en avertir. Et de ce point de vue-là, Bloy est dans la ligne, il ne nous raconte pas d'histoires. Bernanos confirme le diagnostic de Castellani. Il a écrit en 1947 un texte intitulé *Dans l'amitié de Léon Bloy*, où il note que si l'écrivain a dans le monde, et singulièrement en Amérique latine, des milliers d'amis, « nul, en apparence, n'a moins que lui recherché l'amitié ; il l'eût plutôt déconcertée, découragée, il l'a souvent défiée, provoquée avec une espèce de colère sacrée... »

De cette attitude, Bernanos tire une leçon pour son temps qui peut être prolongée encore aujourd'hui. Et là encore, il nous faut encaisser. Nous sommes, en effet, très loin d'une thématique qui a cours chez nous autour de « l'ouverture au monde ». Nous serions trop loin des attentes du monde, et c'est pourquoi l'Évangile n'y serait pas entendu. Bien sûr, il y a quelque chose de vrai là-dedans, si l'on entend par ouverture proximité avec le prochain, écoute du cœur. Mais c'est tout autre chose qu'un alignement sur l'esprit du temps et les idéologies en cours.

C'est là que l'inflexibilité de Bloy et de Bernanos fait réfléchir. La question n'est pas, je traduis, de se trouver du côté du monde, mais de s'y trouver avec Jésus Christ. Et pour cela, il y a des ruptures nécessaires, des conversions, et même des polémiques, comme il y a des polémiques dans l'Évangile. Polémiques qui ne servent pas à rabaisser l'autre, mais à le faire émerger, ne serait-ce que pour découvrir la charte du Royaume, où se trouve exalté l'esprit de pauvreté. Cet esprit que Léon Bloy a poursuivi toute sa vie.

totalitarisme

Unanimité autour
de Charlie ?

L'ASSEMBLÉE NATIONALE unanime a applaudi le Premier ministre, pour sa défense de l'hebdomadaire *Charlie Hebdo*, alors que sa rédaction se trouve à nouveau visée par des menaces de mort. Le sujet est ultra sensible depuis le massacre du 7 janvier 2015, qui bouleversa le pays tout entier. Qu'il déclare ou non « Je suis Charlie », ce pays ne pouvait que se dresser contre un terrorisme acharné contre la liberté d'expression. Mais des millions de Français dans la rue n'ont pas désarmé ceux qui voudraient imposer la soumission à tous. Depuis la publication du dernier numéro de *Charlie*, qui s'en prend à Tariq Ramadan (accusé d'agressions sexuelles à l'égard de plusieurs femmes) une campagne anonyme s'est développée sur les réseaux sociaux pour réclamer vengeance. Riss, le directeur du journal satirique, n'en est pas étonné : « Depuis 2015, déclare-t-il au *Figaro*, la parole s'est libérée et l'appel au meurtre s'est banalisé, en particulier sur les réseaux sociaux. Aujourd'hui, la violence terroriste peut frapper n'importe qui, et pas seulement Charlie Hebdo. Le « prix à payer », s'il doit y en avoir un est désarmé pour tout le monde. »

Le prix à payer, c'est le prix de la liberté, et d'abord de la liberté de dire. On peut être allergique au style de *Charlie* et à ses caricatures. Mais il est impossible d'admettre que ses journalistes soient continuellement sous la menace. Cette menace va au-delà d'eux-mêmes, elle nous concerne tous. Il est inadmissible que plane sur une rédaction l'idée d'un retour au drame du 7 janvier 2015. Paradoxalement, les assassins et leurs

complices ont réussi à transformer en défenseurs de ce journal tous ceux qui ne l'aimaient pas et parfois le détestaient franchement. Je m'en expliquais ici-même, au lendemain du drame. Certains adversaires nous paraissent indispensables le jour où ils ont disparu, parce qu'ils ne sont plus là pour que nous échangeons, même vivement, sur ce qui nous oppose. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, il y a unanimité morale autour du Premier ministre, lorsque celui-ci déclare que les menaces de mort ne resteront pas impunies. Il y va de nos convictions les plus fortes.

Radio Notre-Dame, le 9 novembre

L'avènement
d'un totalitarisme

LE CENTIÈME ANNIVERSAIRE de la révolution russe contraste étrangement avec ce que fut la célébration de son cinquantième anniversaire. Il ne faut pas oublier que les événements de 1968 ont suivi immédiatement cette célébration de 1967. Et à ce moment, le coup de force de Lénine était encore magnifié dans tout un secteur d'opinion militante en phase avec un milieu intellectuel encore acquis au marxisme-léninisme. Dans la tête de beaucoup de jeunes émeutiers de Mai 68, il y avait l'idée de recommencer ce qui s'était produit un demi-siècle auparavant à Saint-Petersbourg avec Lénine. On peut même dire qu'il y eut durant toute cette période une sorte de réenchantement du marxisme et de l'idéal communiste. Réenchantement qui commença à se dissiper tout de suite avec la répression brutale du Printemps de Prague par les chars soviétiques. On connaît la

suite, avec Soljenitsyne et la révélation de *L'archipel du goulag*, et puis en 1978 l'élection du cardinal Karol Wojtyła au siège de Rome.

En 2017, la révolution de 1917 n'est donc plus reçue de la même façon. Avec l'effondrement du système soviétique en 1989, est venue l'heure d'un jugement impitoyable à l'égard d'un système totalitaire qui fit d'innombrables victimes. À l'opposé de l'image romantique du Premier ministre, lorsque celui-ci déclare le soulèvement du peuple des travailleurs, s'est imposée la réalité d'une dictature absolue, fondée sur un parti unique et sur une police politique, la Tcheka, « un organe, explique l'historien Stéphane Courtois, chargé de défendre le régime par tous les moyens de violence, depuis le fichage des populations et la délation généralisée jusqu'à la terreur de masse utilisée comme moyen de gouvernement ».

Le pape Pie XI avait condamné ce système en 1937, dans son encyclique *Divini redemptoris*. Cela n'empêcha pas toute une frange de catholiques de se laisser prendre au mirage du modèle soviétique, en allant parfois très loin dans la collaboration avec le parti communiste. Pourtant en France, le père Gaston Fessard avait lancé un avertissement solennel en 1945 dans un manifeste intitulé *France prends garde de perdre ta liberté*. C'était Gaston Fessard aussi, qui avait rédigé auparavant un manifeste contre le nazisme *France prends garde de perdre ton âme*. Avec les deux totalitarismes du XX^e siècle, c'était bien l'âme et la liberté qui étaient en péril.

Radio Notre-Dame, le 9 novembre

Retrouvez l'éditorial de Gérard Leclerc, sur Radio Notre-Dame (100.7), du lundi au jeudi à 6h03, rediffusion à 7h03, 11h35 et 12h56.